Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1981)
Heft: 595

Buchbesprechung: Notes de lecture
Autor: Baier, Eric

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

térature française, six hommes... Dans d'autres branches, quelques femmes.
Il en va partout de même ailleurs. Femmes professeurs à la Faculté des Lettres de Lausanne? Ne vous fatiguez pas: vous en trouverez une, peut-être deux. Je ne dis rien du secteur privé, où à cette discrimination s'en ajoute une autre: de salaire.
Anecdote: deux de mes gymnasiens travaillant pendant l'été 1977 dans une coopérative de la région lausannoise (une coopérative!!), faisant côte à côte le même travail — et lui touchant environ mille francs, et elle un peu plus de six cents francs!
Votez *oui* le week-end prochain, et surtout *faites voter oui*.
Et lisez le livre de Gabrielle Nanchen, qui est un grand livre.

J. C.

NOTES DE LECTURE

Mort d'homme

Lorsque je lis ou relis Jeanlouis Cornuz, il surgit en moi dans un paysage de campagne ensoleillé, à La Praz au pied du Molendruz, vêtu malgré la chaleur d'un costume à la Sherlock Holmès, accompagné d'un chien bizarre et remuant.
Image sereine, digne du peintre Burnand, qui ne sied guère à l'écrivain engagé, ancien collaborateur de la revue «Contact», chroniqueur à «Coopération», traducteur passionné et incisif de Walter Matthias Diggelmann, fin connaisseur de l'Amérique des années soixante et auteur d'un livre publié en 1968 «Les USA à l'heure du LSD». Entre autres activités, à côté d'une vie de pédagogue.

En fait, le conflit entre l'image d'Epinal et l'écrivain polémiste nous introduit peut-être dans une compréhension plus en profondeur de Jeanlouis Cornuz.
Il y a quelque chose de méditatif chez Cornuz, un homme intériorisé qui se confie peu, marche et observe en silence.
Mais il y a aussi ce déballage continu d'idées qui crépitent par association, de points de vue et de commentaires non contrôlés qui s'insinuent partout où des mots peuvent glisser. Ce foisonnement va parfois jusqu'à bassiner l'un ou l'autre lecteur de DP. En un mot, il y a l'homme silencieux et son écriture débordante.

PENDANT LE VIETNAM

Intrigué, mais stimulé, par cette contradiction, j'abordais récemment le dernier roman de Jeanlouis Cornuz *Le Professeur*[1] dans un esprit de secrète amitié. Le livre se dévore sans obstacle, soutenu par un style quotidien et clair, l'auteur sachant très profondément de quoi il parle. Le roman traverse une époque agitée de l'Amérique du Nord, le temps du grand ébranlement contre la guerre du Vietnam. Norman Mailer a lui-même formidablement mis en littérature cette secousse populaire dans deux ouvrages de géant: «Pourquoi sommes-nous au Vietnam?» et «Les armées de la nuit». Le 21 octobre 1967 se déroule à Washington la plus importante manifestation contre la guerre du Vietnam. L'objectif? Le Pentagone, symbole de la puissance militaire américaine. Mailer, dans la foule, faisait alors cette réflexion: «Les tyrans peuvent encore gagner, puisqu'ils ont les fusils, mais quel plaisir de savoir qu'ils ont de sérieux ennuis et que, même s'ils gagnent aujourd'hui, ils n'ont plus la certitude d'être toujours vainqueurs.»
Ce rappel historique étant posé, le lecteur de Suisse romande va inévitablement se demander ce qui a bien pu pousser Jeanlouis Cornuz à se risquer dans une telle galère?
La réponse à cette question passe justement par la reconnaissance de la part intime et cachée de l'auteur. Jeanlouis Cornuz est harcelé par le problème de la violence et du meurtre; il prête d'ailleurs à son «Professeur» une image archaïque fascinante qu'il vaut la peine d'évoquer ici tant elle sous-tend l'ensemble du roman. Décrivant l'exécution capitale de son ami Werner K. Vogelsang, le narrateur — professeur se souvient ainsi des derniers instants de ce résistant: (page 11) «exécuté voici vingt ans et plus, du côté de Mulhouse, à l'orée d'un petit bois — (j'étais présent moi-même) la gorge desséchée, l'estomac noué, à trente pas, *écoutant retentir en moi une détonation qui ne devait plus cesser de retentir ni ne cessera vraisemblablement jamais*». L'écho du trou fait dans les cheveux de Werner ne cessera pas de poursuivre l'auteur dans le labyrinthe de ce roman policier et s'impose au lecteur comme une interrogation cruciale sur le sens de l'existence quotidienne.
Le déficit de Jeanlouis Cornuz est de traiter sur le ton de la conversation quotidienne et banale, avec un style cordial de concierge qui vous salue le matin, recourant sans la moindre vergogne à des expressions comme «tout ceci n'intéressera pas le lecteur» ou «n'anticipons pas» ou «j'extrapole», de traiter donc sur ce ton des questions touchant la sensibilité la plus intériorisée et la plus à vif qui soit.
On me répondra qu'ayant choisi intentionnellement la forme du roman policier, l'auteur devrait être félicité de rivaliser en fausse banalité avec des Simenon ou autres Frédéric Dard, tout en insérant dans son texte force références culturelles et politiques dignes du meilleur mémorialiste.
Objection: ce n'est pas un hasard si l'écrivain, croyant choisir en toute liberté ce genre littéraire, révèle en réalité sa propre écriture écartelée entre deux pôles, la tentation extrême au silence intérieur et le foisonnement fébrile d'un homme qui n'a que peu de temps pour convaincre.

E. B.

[1] Aux Editions P.-M. Favre à Lausanne: «Pour Gisèle. A la mémoire de Sophie Scholl et Ulrike Meinhof.» Dans la foulée, vous retrouveriez Cornuz dans ses dernières publications, deux genres tout à fait différents, l'oratorio paru aux Editions de la Thièle (Yverdon, 1979), «La Grande Année 1968», et sept portraits groupés sous le titre «Portraits sans réserves» (Payot 1977, collection Histoires d'ici).